

Ego numericus

Par sa tradition, par son histoire et par son objet même de conservation patrimoniale, l'APA est largement orientée vers le passé. Mais, pour autant, elle est aussi curieuse de son temps, elle aime à se tourner vers le futur, à s'interroger sur ce qui change.

La révolution en cours, portée par les développements spectaculaires de l'informatique et par la connexion généralisée de tous et de chacun à un monde de plus en plus numérique, ne pouvait nous laisser indifférents. Les questions qui se posent sont complexes et leurs enjeux sont d'importance. Est-ce que notre identité elle-même est en train de changer, c'est-à-dire notre rapport au temps, à l'espace, à l'information, à la pensée, à autrui, à nous-mêmes ? L'ordinateur et Internet sont-ils en train de créer un homme nouveau ? *Homo numericus* est-il en train de remplacer *homo faber* ? L'identité narrative, fondée sur le récit, s'efface-t-elle devant l'identité numérique, fondée sur le dialogue ? Quelle place dans ce monde nouveau pour la lenteur, le silence, le for intérieur, l'intime ? Assiste-t-on à l'apothéose de l'individu, tel qu'il s'est construit dans l'Europe de l'époque moderne, ou bien, au contraire, à son éclatement ? Et comment évolue le récit de soi dans ce nouveau contexte ?

La Table ronde réunie par l'APA le 22 mars 2014 n'avait certes pas pour objet de tenter de répondre à des questions aussi vertigineuses. Il s'agissait seulement, en s'appuyant sur les expériences et l'expertise de nos invités, de tracer quelques pistes de réflexion.

C'est ce que l'on retrouvera dans ce dossier. Par force, pas de textes ici de nos grands anciens, pas de témoignages issus du passé, mais plutôt nos tâtonnements, nos pratiques émergentes et nos découvertes, nos résistances et nos inquiétudes, nos enthousiasmes aussi. Avec l'objectif simple d'aider chacun d'entre nous à mener sa propre réflexion et à circuler, sans s'y perdre, dans ce monde nouveau.

LA FAUTE À ROUSSEAU

Revue de l'association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique

N° 66 - Juin 2014

ÉDITORIAL

En famille 3

OUVERTURE

Page blanche

Philippe Lejeune : Brouillons de guerre (André Pézard) 4

L'événement

Véronique Montémont : *Raconter la vie*, entretien avec Pauline Peretz 8

Véronique Leroux-Hugon : Une vie en quelques pages 11

EGO NUMERICUS

Prélude

Philippe Lejeune : Quand c'est l'outil qui façonne l'artisan 14

Repères

B. Massip : Un nouveau monde (Fogel et Patino, *La Condition numérique*) 16

Dany Orler : Codages 18

Catherine Merlin : Une identité en pleine mutation (Poletti et Rak, *Identity Technologies*) 20

Serge Tisseron : L'enfant et l'écran, pour une diététique 22

E. Legros Chapuis : *Ego numericus*, un homme nouveau ? 24

Itinéraires

Pierre : Itinéraire d'un ego numérique 25

Hélène Gestern : Avec quoi écrivez-vous ? 28

Bernard Massip : APA numerica, d'hier à demain 30

Pratiques

Dany Orler : Collaborations en ligne 32

Laurent Loty : Le moi réticulaire (V. Taquin, *Un roman du réseau*) 33

Bernard Massip : Selfies, autoportraits d'aujourd'hui 36

Michel Vannet : Autoscribus 38

E. Legros Chapuis : De multiples formes d'expression 39

Anne Sellier : Une vie entière au téléphone (*Dialing Diary*) 41

Réticences

Isabelle Valeyre : Résistance sans fierté 42

Catherine Bierling : Révolution ? 43

Bernard Massip : Pannes 45

Denis Dabbadie : Une nouvelle Ève 48

Gilles Alvarez : Tiens, les lilas sont en fleur ! 50

Mémoire & avenir

Christine Genin : Quelle mémoire pour *ego numericus* ? 52

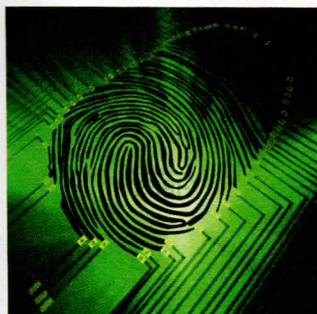
Gilles Alvarez : Vivre à l'âge d'*homo numericus* (Michel Serres, *Petite Poucette*) 55

Bernard Massip : Une journée dans les archives du Web 57

Christine Genin : Quel avenir pour *ego numericus* ? 60

Finale

Félix Lendroit : « C'était le bon temps ! » 63



Notes

(1) Ces conseils sont développés dans mon ouvrage *3-6-9-12, apprivoiser les écrans et grandir*, Toulouse : Éres, 2013.

(2) Une affiche qui reprend les idées de la campagne *3-6-9-12* a été réalisée dans ce but. Elle est disponible sur le site www.apprivoiserlesecrans.com ainsi que chez l'éditeur www.editions-eres.com.

sif des technologies numériques pendant l'adolescence prend le plus souvent fin avec celle-ci.

En conclusion, les dangers des écrans nécessitent une politique de prévention efficace et précoce. Les pédiatres sont au premier rang pour y participer, à la fois parce qu'ils voient les enfants très tôt et parce qu'ils ont la confiance des parents (1). Pour cela, ils doivent évaluer auprès des familles de quel équipement l'enfant dispose dans sa chambre, et combien de temps il passe chaque jour devant les écrans. Les balises « 3-6-9-12 » constituent de solides repères sur lesquels les pédiatres peuvent s'appuyer pour

conseiller les parents. Elles sont calées sur quatre étapes essentielles : 3 ans, l'admission en maternelle ; 6 ans, l'entrée en CP ; 9 ans, l'accès à la maîtrise de la lecture et de l'écriture ; et 12 ans, l'âge où l'enfant a trouvé ses repères en collège. De la même façon qu'il existe des repères d'âge pour l'introduction des laitages, des légumes et des viandes dans l'alimentation d'un enfant, il est en effet possible de concevoir une diététique des écrans. Son but est à la fois de limiter les pratiques préjudiciables au développement (comme le fait de mettre une télévision dans la chambre d'un jeune enfant) et d'encourager les pratiques socialisantes et créatrices. C'est une façon d'apprivoiser les écrans pour les mettre au service de ce qu'ils peuvent apporter de meilleur. (2)

Serge Tisseron

(Psychiatre, psychologue, psychanalyste, chercheur associé HDR à l'Université Paris VII.
Site : <http://www.sergetisseron.com>)

Ego numericus, un homme nouveau ?

La Table ronde 2014, portant sur le thème *Ego numericus*, a eu lieu le 22 mars à l'École Normale Supérieure à Paris. Pour tenter de traiter cette problématique complexe, l'APA avait convié quatre intervenants.

On trouvera en page 25 le texte de l'intervention de **Pierre dit « L'Idéaliste »**, diariste en ligne et membre de l'APA, et en pages 52 et 60 deux articles de **Christine Genin**, chargée de la littérature française contemporaine et du dépôt légal du Web pour la littérature et l'art à la BnF, basés sur sa communication à cette table ronde. Ci-dessous, un bref résumé des interventions des deux autres membres du panel.

Christophe Grossi est animateur du site de librairie numérique e-pagine, libraire et écrivain. Pour se définir, il invente un néologisme qui lui sert de dénominateur commun : le « lirécrire »... « Ce que le numérique a changé pour moi : je ne parle plus ! Tout

IT

« passe par l'écrit et le visuel ». Le libraire, en tant que personne physique, était un « je » reconnaissable, que l'acheteur de livres rencontrait à un moment donné, en un lieu dédié à cette activité. Avec la librairie numérique, tout cela est devenu indéfini ; l'« ici et maintenant » du libraire virtuel n'est pas le même que celui de l'acheteur en ligne, qui peut se trouver à l'autre bout du monde, dans un autre fuseau horaire... Paradoxalement, la présence sur les réseaux sociaux a été pour lui une implication récente (pas avant 2009). En deux ans il s'est inscrit sur Facebook, Twitter, Instagram, etc., avec chaque fois deux comptes : un professionnel et un personnel. Résultat, une impression constante de « double identité »...

La

Pour terminer, Christophe lit un beau texte, intitulé *Peaux retournées*, qu'il a publié en 2012 dans le cadre des « Vases communicants » (le premier vendredi de chaque mois, le blogueur participant écrit sur le blog d'un autre, et réciproquement : lire aussi p. 40).

De g. à dr. :
Pierre,
Christine Genin,
Bernard Massip,
Christophe Grossi
(image M.S.)



Dominique Cardon, sociologue, chercheur à la Fondation Orange Labs, étudie les formes d'énonciation personnelle développées sur Internet et les résultats de la massification de leur usage. Il rappelle d'abord une dynamique profonde, « l'effet libérateur d'Internet sur les subjectivités », sa facilité d'accès : n'importe qui peut s'y exprimer, sans

Mais ces énonciations sont-elles vraiment publiques ? Il y a en fait « toute une série de destinataires implicites ou explicites ». Cette tendance se trouve renforcée dans les réseaux sociaux où les participants « ne s'adressent pas à un public indifférencié, mais à des communautés de gens qui se connaissent entre eux » et qui y pratiquent une exposition de soi théâtralisée.

Aujourd'hui, par l'effet des réseaux sociaux, l'identité numérique devient elle-même un élément du Web. Il en résulte une transformation de l'individualisme contemporain : désormais, « la distanciation est à l'intérieur du sujet qui s'auto-regarde agissant ».

Il s'agit d'un phénomène d'« hétéro-détermination » où l'individu est sensible (jusqu'à l'excès) aux effets produits sur les autres. Mais Dominique Cardon ne croit pas à la différence entre moi réel et moi virtuel, du fait de leur interpénétration constante.

Elizabeth Legros Chapuis

passer par le filtre des « gardiens » (journalistes, éditeurs, libraires...). De ce fait, « les gens se mettent à dire JE » (même si la visibilité réelle de leur discours est une autre question, car le réseau produit et reproduit différences, inégalités, exclusions...).

ITINÉRAIRES

Parcours d'un ego numérique

Il y a une quinzaine d'années, ma pratique du diarisme, déjà ancienne, changeait radicalement : je passais de la confidentialité d'une écriture manuscrite sur papier à la publication de mes analyses introspectives sur Internet. En m'ouvrant au relationnel connecté, je quittais l'autocentrage en circuit fermé. Comme j'écrivais désormais mes ressentis de diariste sous le regard de mes lecteurs, une forme d'interaction directe apparut : en tant que témoin de mes tergiversations, l'autre participait à l'histoire. De là allait apparaître, à mes côtés, le fameux *ego numericus* : une perception de soi interagissant avec l'altérité, tout en restant protégé par la distance désincarnée qui caractérise le monde numérique.

Une expérience singulière a probablement préparé cette naissance numé-

rique : en 1997, un épisode d'échange de courriers anima la sphère familiale. Tout était parti d'une missive collective écrite par ma mère après une fête familiale désaccordée. Son courrier, un peu amer, avait donné lieu à de longs commentaires et mises au point « publiques » de plusieurs des protagonistes. Dans ce grand déballage, finalement salutaire, chacun s'était libéré en révélant ou rappelant blessures d'enfance, attentes déçues, espoirs tenaces. Quelque chose de profondément sincère s'était échangé et l'effet cathartique de cette expression, où les sensibilités égotiques étaient incontestables, m'avait enthousiasmé. Je découvrais que mes proches avaient des ressentis émotionnels qui, quoique différents, étaient équivalents aux miens. Simultanément je percevais le plaisir de m'adresser à un « lectorat » attentif, sui-

Quelle mémoire pour ego numericus ?

La publication d'écrits personnels sur la toile n'est pas très ancienne, une vingtaine d'années tout au plus, mais elle a déjà une mémoire. Avant l'apparition des blogs, quelques sites personnels proposaient des journaux intimes, mais ils étaient très peu nombreux : Philippe Lejeune recense seulement 67 journaux francophones dans *Cher écran...* en 1999, et 126 un an plus tard sur son site *Autopacte*. En effet, tant que les blogs n'existent pas, publier son journal en ligne demande un minimum de connaissances techniques ou, du moins, de ne pas craindre une petite immersion dans les balises du code html.

La deuxième génération, qui voit une explosion du nombre de sites, est celle des blogs : les premiers apparaissent au tournant du siècle, mais c'est en 2003 que les plateformes de blogs prennent vraiment leur essor en France et que l'expression personnelle en ligne s'ouvre à un large public. Les blogs déchargent l'utilisateur de la nécessité d'une connaissance du code html et rendent très simple la manipulation et la publication des textes et des images ; s'ajoute en outre une possibilité nouvelle – et très vite appréciée – d'interaction avec les lecteurs via les commentaires. La contrepartie est une relative

standardisation : à quelques exceptions près, l'affichage des blogs est mondialisé et les pages affichées se ressemblent souvent. Mais cette vicariance de la forme blog la rend totalement polyvalente, mobilisable pour tout type de projet textuel : elle est comme une invitation à l'expression personnelle.

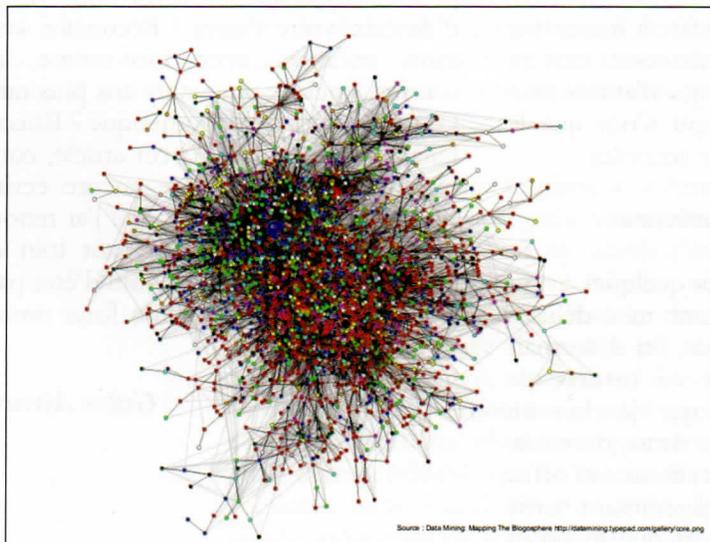
Aujourd'hui, après une dizaine d'années d'existence, les blogs forment un corpus massif : on peut considérer qu'il existe environ 180 millions de blogs actifs dans le monde en 2014. La plupart des blogs ne relèvent pas du journal personnel, mais c'est le plus souvent un *je* qui s'y écrit, à travers une large variété de thèmes et de styles.

Des formes héritées

Si le dispositif éditorial est nouveau, le blog a une mémoire car il hérite de formes ancrées dans la longue histoire de la culture écrite, qu'*ego numericus* ne fait que réinvestir en bloguant. Philippe Lejeune et d'autres ont bien montré que ces écrits en ligne s'inscrivent dans le prolongement de genres beaucoup plus anciens notamment de trois modèles liés à l'écriture de soi : le journal intime bien sûr, mais aussi la lettre et le carnet de notes. Les blogs reprennent le protocole graphique de la lettre : chaque billet est structuré, daté, écrit souvent à la première personne du singulier et emprunte à la communication épistolaire ses formules d'en-tête et de fermeture. Le blog se rapproche également de ce que les Grecs nommaient *hypomnémata*, les carnets sur lesquels on note quotidiennement des fragments de choses vues, lues ou entendues pour en garder la trace.

La mémoire fait donc partie intégrante de la pratique du blogueur, et d'abord la mémoire de soi. Les blogueurs de longue date le soulignent : leur blog leur permet souvent de retrouver des fragments de leur vie passée et de les mettre en parallèle avec

La mystérieuse
carte de la
blogosphère...
Image du site
[http://datamining.
typepad.com](http://datamining.typepad.com)



Source : Data Mining - Mapping The Blogosphere <http://datamining.typepad.com/gallery/2006.png>

Capture d'écran
sur le site des
archives de la BnF
(doc. BnF)



des moments présents. Là encore *ego numericus* s'inscrit dans une histoire, puisque la façon dont les catégories et les tags sont utilisés pour structurer de façon thématique une suite chronologique de billets est la version moderne, facilitée par la technique, du travail de composition qui a été par exemple celui d'un Claude Mauriac dans *Le Temps immobile*. Cette mémoire est également en partie extime. Écrire un blog, c'est aussi réagencer des écrits et des images : les copier-coller de citations, les images et les vidéos partagées, deviennent une mémoire en ce qu'ils sont sélectionnés, présentés et classés. Le blog fait enfin appel à la mémoire de ses lecteurs : on a tendance à dire qu'on lit un blog alors qu'on consulte un site. L'inscription des billets dans un ensemble chronologique invite le lecteur à prolonger sa lecture lorsqu'il arrive par hasard sur un billet. Le blog fait corps, et ses fragments s'ancrent dans une continuité ; sa logique est celle des séries, avec des répétitions/ variations, des diffusions scandées ; il est possible d'appréhender séparément chaque billet, mais la fidélité apporte une valeur ajoutée et permet de saisir la trame d'ensemble et de décrypter les allusions.

On a ainsi pu affirmer que le blog était un outil visant à constituer une sorte de vaste mémoire collective de l'humanité constituée des mémoires de

millions d'internautes. Mais est-ce que la mémoire des blogs eux-mêmes est assurée ? Rien n'est moins sûr, car les sites personnels et les blogs sont éminemment fragiles. Nous connaissons tous des blogs auxquels nous étions attachés qui ont soudainement fermé, des blogueurs qui sont morts et dont les sites ont disparu. Si le blog est hébergé sur une plateforme, il reste en ligne quelque temps, en revanche s'il l'est sur un domaine personnel, en général loué pour un an, il peut disparaître très vite.

Le dépôt légal des sites Web

L'idée de constituer une mémoire du Web est née dans les années 1990 quand la toile a commencé à prendre de l'ampleur. Les premières initiatives de sauvegarde du Web ont été privées, avec notamment Internet Archive fondé en 1996 en Californie par Brewster Kahle. Puis sont venues des initiatives publiques, d'abord dans les pays scandinaves. En France, les premières réflexions et expérimentations à la Bibliothèque nationale de France datent de 2000-2001 : elles ont abouti au lancement des premières collectes en 2004 et à une loi en 2006. La BnF est depuis cette date chargée avec l'INA (à qui revient le dépôt légal des sites de radio et télévision) de constituer une mémoire du Web français. Elle a été baptisée dépôt légal pour s'inscrire dans

une longue histoire, depuis l'instauration du dépôt légal des livres en 1537 par François I^{er}, mais s'il s'agit plutôt d'une archive, une archive qui ne peut que se rêver exhaustive et à défaut essaie au moins d'être représentative. Dans la mesure où le Web n'a pas vraiment de frontières, cette entreprise s'est inscrite dès le début dans le cadre d'une coopération internationale : le Consortium international pour la préservation de l'Internet (IIPC) a été créé en 2003 à l'initiative de la BnF et compte aujourd'hui 48 institutions sur tous les continents. Cette instance permet de développer en commun des outils en open source, des normes et de réfléchir aux bonnes pratiques. Son Assemblée générale a eu lieu cette année en mai à la BnF.

Mais entreprendre de constituer une mémoire du Web, c'est un peu s'attaquer à l'océan à la petite cuiller ! Pour tenter de remplir au mieux cette mission, le dispositif choisi par la BnF d'une part évolue sans cesse pour tenter de suivre les évolutions très rapides du Web, et d'autre part repose sur une solution mixte qui mêle deux modes d'entrée : des collectes dites larges les plus automatisées possible et des collectes ciblées beaucoup plus fines mais limitées en taille. Les collectes larges sont réalisées une fois par an ; depuis 2007, elles sont lancées à partir de la liste de tous les sites en « .fr » fournie par l'AFNIC et des listes de quelques autres hébergeurs, ce qui a donné environ quatre millions de sites lors de la dernière collecte à l'automne 2013. Ce mode de capture entièrement automatisé est la meilleure façon de collecter le tissu d'Internet, c'est-à-dire les pages, mais aussi les liens entre elles. Mais il a aussi des défauts : la profondeur de la capture est souvent insuffisante, les sites personnels et les blogs ne sont souvent pas collectés.

C'est la raison pour laquelle a été ajouté un deuxième mode d'entrée, les collectes ciblées, qui ont pour but de repérer plus précisément les sites qui pourraient échapper à la collecte large. Ce sont des collectes beaucoup plus limitées en nombre mais qui permettent de constituer des archives plus complètes, plus profondes et plus

fréquentes. Elles sont lancées à partir de listes de sites repérés par des bibliothécaires spécialistes de chaque discipline, ainsi que des universitaires ou des partenaires extérieurs, parmi lesquels Bernard Massip et Elizabeth Legros Chapuis pour l'APA. À ce jour près de 39 000 sites sont ainsi archivés via les collectes ciblées, parmi lesquels de très nombreux blogs plus ou moins personnels. La coopération de l'APA avec la BnF pour la collecte des journaux personnels a notamment permis, depuis 2007, de collecter deux fois par an plus de 1000 sites et blogs, dont 474 sont encore collectés cette année, ce qui signifie que plus de 500 ont fermé, disparu, changé d'adresse en seulement sept ans, ce qui suffit à démontrer l'utilité de cette mémoire. Mais on retrouve également des blogs dans pas mal d'autres collectes : des blogs politiques à chaque élection, des blogs de spécialistes des diverses disciplines académiques, des blogs militants, féministes, écologistes, des blogs de lecteurs, d'artistes, de sportifs, de spécialistes des nouvelles technologies ou d'écrivains.

Savoir oublier

Un beau chapitre du dernier livre de Milad Doueïhi, *Pour un humanisme numérique* (Seuil, 2011), s'intitule « Oubli de l'oubli » : il y souligne le fait que l'une des faiblesses des intelligences artificielles résiderait dans leur mémoire fabuleuse, absolue et exhaustive, dont la perfection même serait à l'origine de difficultés dans l'action car l'intelligence et surtout la créativité sont liées à l'oubli : « pour innover et changer, pour pouvoir voir autrement, il faut pouvoir et savoir oublier ». À l'heure de la *Grande conversion numérique* (un autre de ses titres), des fantasmes de bibliothèque universelle et de mémoire collective de l'humanité, il importe donc aussi de penser un « art de l'oubli », conclusion qui rend beaucoup plus supportables les inévitables lacunes de la mémoire du Web !

Christine Genin

Une journée dans les Archives du Web

En juin 2007, dans le numéro 45 de La Faute à Rousseau, Gildas Ilien, chef du projet du dépôt légal d'Internet à la BnF, concluait ainsi l'article qu'il nous donnait : « Dans le domaine des écritures du moi, nos bibliothécaires seraient heureux de profiter de l'expertise de votre association pour les aider à localiser sur la Toile les perles rares ou ordinaires que vous aurez trouvées au gré de vos investigations virtuelles ».

Appel entendu. Quelques mois après nous commençons notre collaboration (voir *FAR* n°47, p. 65), adressant à la BnF des listings de sites que nous avons repérés dans le vaste océan des sites ou blogs d'expression personnelle. Le processus s'est poursuivi sans discontinuer et une bonne part des quelque mille sites archivés dans la collecte *Journaux personnels* provient de l'APA.

J'ai personnellement transmis les adresses de nombreux sites. Mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais eu l'occasion de voir ce qu'avait engrangé cette collecte ni comment travailler à partir d'elle.

Cette archive en effet n'est consultable que depuis les salles de recherche de la BnF. Elle devrait bientôt l'être également à partir de certaines bibliothèques associées. Mais elle n'est pas accessible en ligne et il n'est pas prévu qu'elle le devienne. Cela peut paraître bien limitatif au temps du tout Internet. Pourtant cela se justifie parfaitement. Parmi les sites archivés, il en est qui ont disparu de la toile sans que cela relève d'une décision des auteurs (disparition de serveurs, décès) mais, pour d'autres, le retrait d'Internet a résulté d'un choix conscient, de la volonté de ne plus exposer aux regards de tous ce qui, pendant un temps, avait été partagé. Le droit à la mémoire se confronte ici au droit non moins important à l'oubli. L'accès limité, tel que proposé par la BnF, me paraît le juste compromis. Du point de vue du patrimoine et dans la perspective d'éventuelles recherches, le document est préservé, mais il n'est plus, stricto sensu, dans le domaine public, son accès est limité, contrôlé, nécessitant habilitation.

Première plongée

Mercredi 19 mars : nanti de ma nouvelle carte d'accès je m'enfonce dans les profondeurs du Rez-de-Jardin. À la banque d'accueil, la bibliothécaire laisse paraître un soupçon d'inquiétude lorsque je lui indique que je viens pour les Archives du Web : « Vous connaissez ? C'est un peu compliqué... Et puis il n'y a pas tout, on a parfois des consultants qui sont déçus... » Eh oui, même pour la BnF, on est là sur un terrain nouveau et qui effraie un peu. Je la rassure et vais prendre ma place devant un ordinateur.

Dès la page d'accueil, un lien me propose d'accéder aux Archives de l'Internet. M'y voici. On m'y indique les divers modes de consultation. Le plus simple est l'accès à partir de l'adresse du site. Il n'y a pas de recherche par mot-clé. C'est dommage, d'autant que dans les listes que nous transmettons nous nous efforçons d'en saisir quelques-uns. Mais je sais que c'est provisoire : la BnF travaille à une future interface dans laquelle cette recherche sera possible. On peut également partir en exploration depuis des parcours guidés construits par les bibliothécaires.

Je commence par là et ouvre le parcours *S'écrire en ligne : journaux personnels et journaux littéraires* mis en place par Christine Genin en 2009. Il se décline en quinze sous-thèmes, les huit premiers sont centrés sur les journaux personnels, les sept autres sur les journaux et carnets de lecture ou d'écriture d'écrivains. C'est parmi les premiers que se retrouve l'essentiel des sites proposés par l'APA. Pour chaque sous-thème, entre cinq et une quinzaine de liens sont introduits et présentés. Le lien ici mène, non à l'archive dans sa totalité, mais à une page caractéristique.



Capture d'écran sur le site des archives de la BnF (doc. BnF)

Je me promène dans le parcours avec gourmandise, faisant à l'occasion surgir des pages que j'ai croisées sur Internet lors de mes premières explorations au début des années 2000. Voici la page d'accueil de la *Communauté des Écrits Virtuels* en 2002 peu avant sa disparition et, ici, le site *Autopacte* de Philippe Lejeune tel qu'il était en janvier 2001, ouvrant sur le supplément non publié de *Cher écran*, voici une page de *La Scribouilleuse* en 2002, ou encore les *Autoportraits d'un jour* de Miss Zabelle... Par son classement et ses introductions, le parcours est en lui-même une bonne présentation de l'expression personnelle sur Internet de ses débuts à la fin des années 2000, permettant d'en appréhender la diversité des formes et le mode de fonctionnement.

La machine à remonter le temps

Après cette première approche, je passe à des recherches sur des sites particuliers que je sais disparus, en partant de leur adresse.

Lorsque le site est archivé apparaît le bouton « remonter le temps ». C'est que nous sommes dans une *wayback machine*. Lorsqu'on clique apparaît la liste des années depuis 1996 avec, en regard, le nombre de collectes du site réalisées au cours de l'année. Un lien permet d'entrer dans chacune des collectes, dans l'archive proprement dite. On ne

navigate pas sur Internet dans la circulation libre et horizontale d'un vaste espace. On pénètre dans les gigantesques armoires de serveurs de la BnF, on y ouvre l'un ou l'autre de ses tiroirs temporels dans lequel on trouve le site tel qu'il a été aspiré par le robot de la BnF un jour donné à une heure donnée.

Pour un même site le résultat de la collecte peut être très différent selon la date. Les archives les plus anciennes sont très fragmentaires. Pour les années antérieures au début de l'archivage par la BnF, les sites récupérés le sont de façon très lacunaire, quelques pages seulement, rachetées à la fondation californienne *Internet Archive* qui avait réalisé quelques collectes incomplètes du premier Internet. La qualité a également évolué en raison de l'amélioration technique du robot. Dans les captures anciennes le rendu visuel de l'affichage n'est pas toujours conforme à la façon dont le site se présentait, les cadres ne sont pas respectés, il y manque souvent les illustrations... Pour autant, la collecte la plus récente n'est pas forcément la plus riche. Elle peut avoir eu lieu à un moment où le site avait cessé d'exister, l'adresse ne menant plus qu'à une page de plateforme d'hébergement avec la mention « La page demandée n'existe plus ». Ou bien, ainsi que je l'ai trouvé sur le blog *Telle*, collecté le 17 mars 2010, vers une page blanche, avec simplement une belle bannière et cette mention :

« Est venu pour Telle le moment d'avancer droit vers le blanc ». C'est à la collecte précédente que je retrouverai l'intégralité de son excellent blog, depuis son premier billet de mai 2005. Autre cas de figure : un internaute peut avoir supprimé ou mis sous mot de passe une partie de son site. Ainsi en est-il pour *L'autre journal* de Marie. Je trouve vingt captures entre 2002 et 2010. Les plus récentes permettent d'accéder aux billets produits dans la dernière période d'activité du site mais c'est par la capture du 27 août 2007 que je peux atteindre un intéressant et volumineux *Journal d'une thérapie*, des cahiers tenus par l'auteure bien avant Internet, entre 1981 et 2000, retranscrits sur ordinateur et mis en ligne pendant une brève période, en complément du journal actif.

On le voit, le chercheur ne doit pas se contenter d'aller sur une capture au hasard, il doit ouvrir de multiples tiroirs, chercher dans l'épaisseur temporelle les collectes qui seront les plus pertinentes pour ses objectifs. Et, de tiroir en tiroir, quelle richesse pour qui voudrait s'intéresser à la génétique des sites et blogs !

C'est une approche de ce type que j'effectue sur les sites successifs de l'APA, le premier mis en place dès 1999 par Philippe Lejeune, celui que j'ai créé en 2004 pour prendre le relais, enfin notre site actuel démarré en 2008. Des deux premiers, il ne reste aucune trace en ligne ni dans les archives de nos ordinateurs. Il est plaisant de voir ressurgir les pages telles qu'elles étaient et dont on avait presque tout oublié, intéressant de suivre les améliorations progressives, surprenant de redécouvrir des pistes amorcées et jamais abouties et qu'il y aurait sens à reprendre sous des formes nouvelles, ainsi certaines pages d'historique de l'association ou un début d'index alphabétique des contenus de *La Faute à Rousseau*.

L'absente

Je termine ma journée d'exploration à sauts et à gambades sans plus d'objectif précis, disons, de façon plus sentimentale. Je me remets dans ma peau de diariste actif dans les années 2005-2008, je repense à des blogs que je

suivais alors et aujourd'hui disparus. Surtout je pense aux personnes qui étaient derrière. Avec certaines je garde des contacts mais qui se distendent peu à peu. Avec d'autres ils se sont totalement éteints. Retrouverai-je quelques traces qui, peut-être, feront « madeleine » ? C'est souvent le cas et je suis content de voir ressurgir ces pages oubliées.

Je fais une dernière tentative avec les adresses successives de M.A., celle qui a été, tour à tour, Madame Proprette, Kimiko, Amaily, Miss Mailie dans ses blogs. On y lisait, superbement écrit par une femme médecin issue de la haute bourgeoisie, les bribes d'une histoire familiale et amoureuse complexe, des rêveries et pensées au jour le jour, une urgence de vivre et d'écrire tandis que s'étendait l'ombre de la maladie. Je ne me fais pas trop d'illusion car, autant que je sache, les captures de la BnF ont toujours eues lieu, à chaque fois, après la mise hors ligne de chacun de ses blogs. Et, en effet, il n'y a rien et j'en suis un peu triste. Rendez-vous manqué. Un de plus. Elle était dans l'assistance lorsque, en mars 2009, le blogueur Valclair a témoigné à la Table ronde de l'APA *Intime/Privé/Public*, mais elle a choisi alors de ne pas initier le contact. Début mai, une de ses cousines, dont elle avait fait son exécutrice testamentaire dans le blogomonde, nous annonçait son décès et le prochain effacement du dernier de ses blogs.

Personne ne retrouvera M.A. dans les archives du Web. Quel dommage aux yeux de l'acharné de conservation que je suis. Mais, peut-être, est-ce mieux ainsi, plus conforme à ce qu'étaient les désirs profonds de celle qui au cours de sa vie, et pas seulement sur Internet, a toujours oscillé entre volonté de partager et volonté de s'effacer. Rentré chez moi, je suis allé rouvrir le carton où j'ai réuni une partie de ses textes, imprimés avant la suppression de son dernier blog, ainsi que les correspondances que j'ai échangées avec elle. L'archive officielle est muette. Il reste chez moi et, j'imagine, chez quelques autres blogueurs, un peu de l'archive de cœur.

Bernard Massip

Quel futur pour ego numericus ?

Il est impossible de prédire le futur d'*ego numericus*, mais la lecture de certains essais et romans de science-fiction permet de saisir certains des grands enjeux de l'imaginaire de la culture numérique et les questions qu'ils suscitent. Ce sont d'ailleurs souvent des romans, des séries ou de films de science-fiction qui ont nourri l'imagination des programmeurs ou des concepteurs des outils numériques dont nous disposons aujourd'hui. Un roman assez emblématique de cette influence de la science-fiction est *Neuromancien* de William Gibson. Publié en 1984, il a fondé le courant cyberpunk et inspiré de nombreux scientifiques en créant un nouveau type de héros rebelle, le hacker, capable de craquer les codes et de plier à ses désirs les programmes les plus complexes.

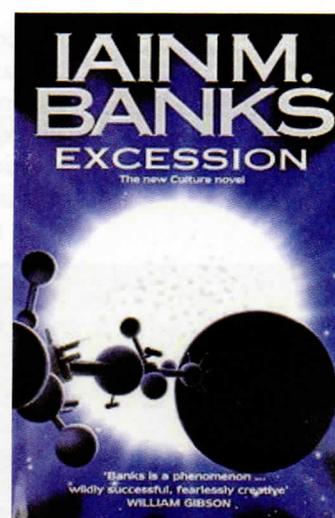
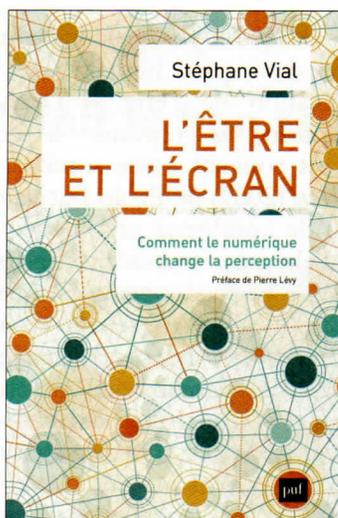
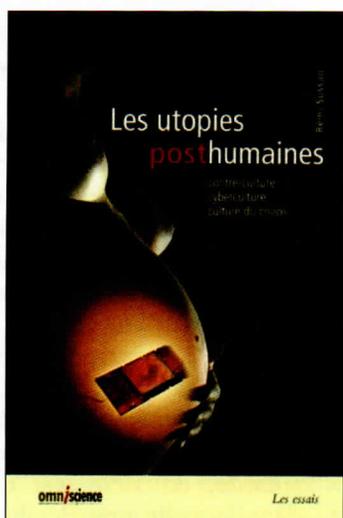
La première question souvent posée est de savoir si la lecture et l'écriture numérique sont en train de nous changer ? Les misotechniciens s'indignent régulièrement de ce que la lecture et l'écriture sur écran modifient le cerveau humain, l'empêchent de mémoriser ou de réfléchir. C'est oublier que le propre du cerveau humain est justement d'être capable d'évoluer en permanence, faculté que les neurologues nomment plasticité. Se mettre au violon ou à l'alpinisme suffirait à modifier profondément notre cerveau, des zones entières s'y développeraient et des multitudes de nouvelles connexions y apparaîtraient. À l'échelle de l'histoire humaine, chaque grande évolution technique (comme la lecture sur papier en son temps) a profondément changé le cerveau humain.

Le numérique provoque donc lui aussi une évolution, mais absolument pas une dénaturation comme on voudrait le faire croire. C'est ce que soulignent par exemple les philosophes Stéphane Vial dans *L'être et l'écran* (2013, voir encadré) ou Thierry Hoquet qui dans *Cyborg philosophie* (Seuil, 2011) analyse la façon dont l'homme intègre de plus en plus le numérique à son quotidien et à son propre corps.

Nous assistons déjà à l'éparpillement de la mémoire d'*ego numericus* dans une multitude d'applications. Depuis une dizaine d'années a émergé une écriture de soi très brève (140 signes sur Twitter) qui accepte de dissoudre sa voix dans le flux des réseaux sociaux ; chacun de nous sème également sur diverses applications dédiées de nombreuses photographies et vidéos. Mais notre mémoire numérique ce sont aussi et surtout toutes les traces encore plus fugitives de nos déplacements, de nos achats, de nos voyages, de nos lectures, de nos navigations sur le Web, qui dressent elles aussi un portrait de qui nous sommes. Avec les objets connectés qui sont en train d'arriver très vite, il y aura de plus en plus de données, même biologiques, disponibles sur chacun d'entre nous.

Explorer les corrélations

Or l'homme n'est pas en mesure d'appréhender seul toute cette mémoire disséminée dans les profondeurs complexes de masses de données disparates et opaques. Il est obligé de programmer et d'utiliser de nombreux systèmes experts qui ont la capacité de calculer des corrélations entre des séries de faits : on parle de *data mining* pour désigner l'extraction de ces *big data* par des algorithmes de plus en plus perfectionnés. C'est donc à une externalisation d'une partie de la mémoire humaine, déchiffirable seulement par des logiciels, que l'on assiste, et certains portent un regard très critique sur cette délégation croissante du pouvoir décisionnel à des systèmes experts de plus en plus élaborés et autonomes. C'est le cas par exemple d'Éric Sadin dans *L'Humanité augmentée. L'administration numérique du monde* (L'Échappée, 2013). Un domaine où cette délégation est particulièrement développée et visible est celui du *trading* à haute fréquence (HFT) ou *trading* algorithmique, qui est en train de prendre très rapidement le pas sur la décision humaine dans les marchés financiers : aux États-Unis ce sont déjà des algorithmes qui gèrent les 3/4 des



échanges d'actions. On peut lire à ce sujet un ovni littéraire entre le roman et l'essai, sans nom d'auteur et portant le titre *6* (Zones sensibles, 2012), dont le narrateur est Sniper, un de ces algorithmes boursiers.

De nombreux mouvements, transhumanistes, posthumanistes, singularitariens et autres aspirent à une plus profonde transformation de l'humanité. Dans *Les Utopies posthumaines* (Omniscience, 2005), Rémi Sussan propose un tour d'horizon assez large et bien documenté de toutes ces tendances et de leur histoire. Certains scientifiques évoquent par exemple la possibilité de l'*uploading* : la conscience pourrait être copiée numériquement et réinstallée dans un corps robotique ou continuer à exister sous une forme purement logicielle au sein d'une réalité virtuelle, nous faisant accéder à l'immortalité.

C'est ce qu'illustre Greg Egan dans *La Cité des permutants* (1994), qui décrit, sans simplification ni optimisme excessif, un monde où il est possible de sauvegarder entièrement la configuration neuronale du cerveau et où cette technologie est utilisée par les plus riches pour faire des copies numérisées d'eux-mêmes et devenir immortels dans un univers virtuel. D'autres, comme l'informaticien Ray Kurzweil ou l'écrivain de science-fiction Vernor Vinge, appellent de leurs vœux la Singularité, qui serait le point de fusion (dont les descriptions concrètes sont très diverses) entre l'intelligence humaine et l'intelligence artificielle.

Détours par la science-fiction

Une autre des grandes questions actuelles est en effet le désir et/ou la crainte de l'émergence d'une intelligence artificielle ou numérique qui serait supérieure à celle de l'homme. Ce serait peut-être là la naissance du véritable *ego numericus*... Aujourd'hui les tentatives pour créer des intelligences artificielles pour créer des intelligences artificielles sont encore peu convaincantes, mais l'intelligence distribuée dans les systèmes experts est déjà très présente dans nos vies. Son évolution dépendra sans doute d'une part de ce que les hommes voudront bien en faire, selon que leur logique restera celle de l'ultralibéralisme ou s'orientera vers un changement de société, d'autre part de savoir s'il existe ou pas un seuil critique à partir duquel peut émerger une intelligence supérieure, question sur laquelle les opinions et les prévisions sont très variées. Robert J. Sawyer a publié il y a quelques années, sous les jolis titres : *Éveil, Veille, Merveille* (*Wake*, 2009, *Watch*, 2010, *Wonder*, 2011 en anglais), une trilogie qui raconte l'éveil progressif à la conscience d'une intelligence artificielle supérieure nommée Webmind et émergeant du réseau Internet lui-même.

La question qui se poserait ensuite serait celle de la cohabitation des humains avec des intelligences numériques ou artificielles. L'idée d'une machine plus intelligente que nous nous trouble parce qu'elle renverse la hiérarchie qui met l'homme au-dessus de toutes les créatures : c'est la « vexation par les machines » qu'évoque le philosophe Peter Sloterdijk, qui avait

beaucoup choqué il y a quelques années en parlant de « parc humain » et de « domestication de l'être ». Dans la science-fiction, la réponse à cette question est souvent assez sombre. *La Fille automate* (2009) de Paolo Bacigalupi, qui a reçu de nombreux prix, dépeint le refus de l'altérité : une androïde belle, intelligente et perfectionnée y est rejetée et réduite en esclavage sexuel et lutte pour retrouver son indépendance. Jean-Michel Truong, psychologue et philosophe de formation, expert en intelligence artificielle, a aussi rencontré en 1999 un grand succès avec *Le Successeur de Pierre* (Denoël), dans lequel il mettait en récit ses réflexions assez sombres sur l'avenir d'une humanité domestiquée par son successeur numérique. Le roman était prolongé par un essai, *Totalement inhumaine* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2001) qui explicitait ses intuitions romanesques : « *Le Successeur est l'espèce émergeant sous nos yeux de ce substrat artificiel – fait de mémoires et de processeurs toujours*

plus nombreux et en voie d'interconnexion massive – qu'on appelle le Net ».

Mais il y a aussi des auteurs de science-fiction qui ont une vision plutôt optimiste de cette cohabitation : on peut citer, en France, les ayas (Gloria et ses filles) serviables mais facétieuses de la série des *Futurs mystères de Paris* de Roland C. Wagner, ou encore *Macno*, (pour « Magasin des Armes, Cycles et Narrations Obliques »), série publiée dans la lignée du *Poulpe* aux éditions Baleine (le premier volume, *Consciences virtuelles*, en 1998, est dû à Ayerdhal), dans laquelle une intelligence artificielle était envisagée, avec une bonne dose d'humour et de dérision, comme une puissance libertaire susceptible de seconder les révoltes humaines.

Autre exemple, la civilisation de la Culture, déployée par Iain M. Banks dans une dizaine de romans, est une civilisation humanoïde d'un niveau technologique très élevé et aux valeurs anarchistes : ni loi, ni hiérarchie, ni propriété. Les machines fournissent la force de travail et des supercalculateurs gèrent les ressources. Les humains mènent donc une vie d'arts et de loisirs et cohabitent assez paisiblement avec des androïdes, des drones et des systèmes supérieurement intelligents, citoyen(ne)s à part entière eux aussi. Les êtres que Banks nomme Mentaux sont des intelligences artificielles à l'intelligence infiniment supérieure à l'intelligence humaine, qui gèrent planètes et vaisseaux et dialoguent avec un attendrissement parfois mêlé d'agacement avec les humains un peu limités mais tellement amusants et surprenants qui les ont créés.

À notre époque si passionnante par la rapidité des évolutions techniques, éviter aussi bien le pessimisme exacerbé que l'optimisme béat est nécessaire pour conserver un regard critique et lucide, et quelques détours par la science-fiction spéculative peuvent nous y aider.

Christine Genin

Les nouvelles structures de la perception

Dans *L'Être et l'écran*, le philosophe Stéphane Vial adopte un point de vue phénoménologique pour décrire ce qu'il nomme « ontophanie numérique », c'est-à-dire un tableau complet de ce que le numérique change dans notre perception du monde. Pour ne prendre que quelques exemples, la simple possibilité d'annuler une erreur en faisant ctrl-Z ou pomme-Z est une nouveauté si fascinante que nous regrettons souvent de ne pouvoir en disposer dans le monde physique.

Plus généralement, dans le prolongement des autres techniques inventées par l'homme, le numérique a engendré une nouvelle ontophanie d'autrui, une modalité complémentaire, et non exclusive, de lien social : aujourd'hui les autres sont potentiellement toujours là, à portée de main dans nos smartphones. De même les œuvres de l'esprit ont acquis, avec la possibilité de copie instantanée et illimitée qu'offre le numérique, une nouvelle nature faite de légèreté, de fluidité, d'ubiquité : les humains « ont maintenant la possibilité de vivre l'art et la culture d'une manière qui augmente à ce point leurs possibilités d'existence qu'ils ne pourront jamais revenir en arrière ». (p. 225)

Stéphane Vial, *L'Être et l'écran*.
Comment le numérique change la perception
PUF, 2013